

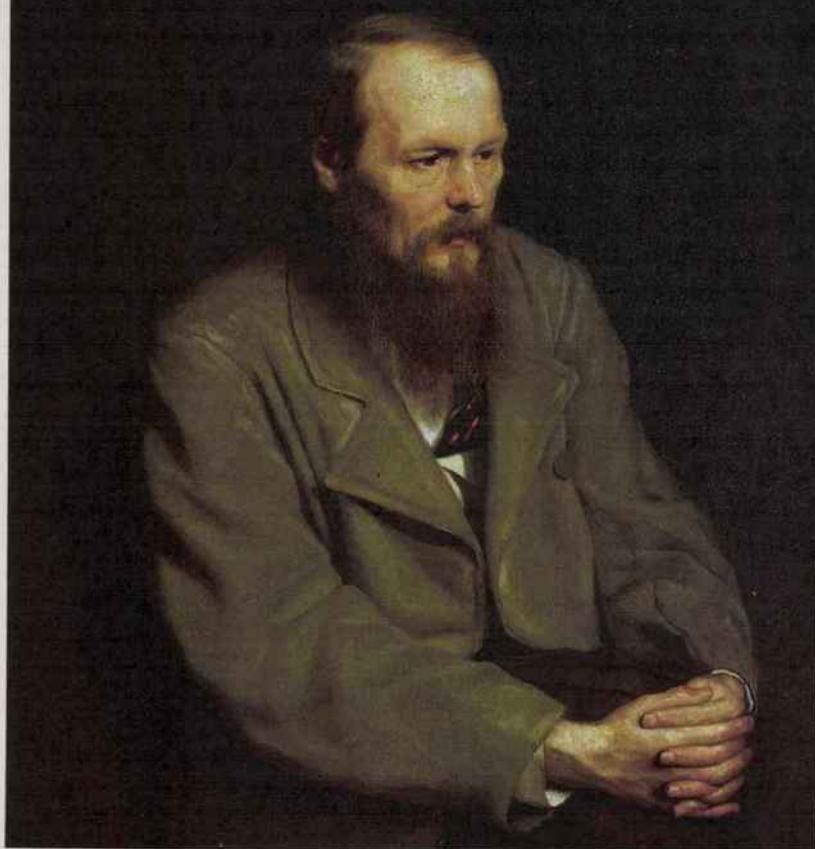


 | HISTOIRE DE LA PSYCHO

Dostoïevski PSYCHOLOGUE

Sombre et lumineuse, exaltante et poisseuse, l'œuvre de Fiodor Dostoïevski propose une irrésistible exploration de l'âme humaine.

Portrait de Fedor Dostoïevsky, par Vasily Perov, 1872



«

Épris d'absolu et explorateur clinique dans le sous-sol des passions humaines, en proie à l'angoisse de la mort et à la quête infinie de sens, sur le fil du crime et du sublime, de l'abjection et de la sainteté, Dostoïevski (1821-1881) hante la conscience européenne et mondiale depuis un siècle et demi (Nietzsche, Proust, Kafka, Berdiaev, Chestov, Sartre, Camus, Gide, Sarraute, Nabokov, Visconti, Bresson, Kurosawa, Wajda et bien d'autres). » C'est ainsi que Julia Kristeva introduit son *Dostoïevski*, paru tout récemment aux éditions Buchet Chastel. Qui est donc celui qui ébranle toujours les esprits... et l'inconscient, en précurseur de la psychanalyse, à l'avant-garde du monde d'aujourd'hui ? Un homme de lettres en bonne place dans le panthéon des géants russes, comme on sait, auteur de quelques grands romans de l'humanité comme *Crime et Châtiment* (1866), *L'Idiot* (1868-1869), ou *Les Frères Karamazov* (1879-1880), pour n'en citer que quelques-uns. « *Il faut y voir l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur* », décrivait également Sigmund Freud (1). Un être aux extrêmes qui tend un miroir amplifiant de la vie sociale et intérieure, révélant ses aspects les plus



sombres comme les plus purs. Une contemplation fondatrice.

AUX SOURCES DES TOURMENTS

Bien des démons poursuivaient l'auteur des *Possédés* (1871-1872), autre célèbre roman. Le souvenir d'une enfance quasi martyre, entre la mort trop précoce de sa mère et un père alcoolique, violent, dont il a souhaité la mort, avant son assassinat par ses paysans en révolte. La culpabilité de ce parricide rêvé. La scène du viol à mort d'une fillette quand il était enfant, à l'origine de l'étrange aveu d'actes de pédophilie probablement fantasmés, par la suite. La terreur devant un peloton d'exécution, juste avant d'être gracié. L'expérience du bagne pendant quatre ans en Sibérie pour avoir comploté contre le Tsar, au contact de prisonniers de droit commun qui lui dévoilaient toutes les possibilités du crime. La lecture illuminée des *Évangiles* en exil, et la découverte du pardon. La passion du jeu, la misère. Et la maladie mentale, l'épilepsie dont il souffrait, comme son Prince Myschkine, « l'idiote » du récit éponyme. C'est assez pour bousculer toute une vie et forcer le retour sur soi !

Dostoïevski plonge ainsi dans les méandres des esprits tourmentés et entraîne son lecteur au cœur de la névrose dans *Les Carnets du sous-sol* (1864) qui s'ouvrent sur ces lignes emblématiques : « Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Je suis un homme déplaisant. Je crois que j'ai une maladie de foie. D'ailleurs, je ne comprends absolument rien à ma maladie et je ne sais même pas au juste où j'ai mal. » Pour Julia Kristeva, « l'homme du sous-sol vit dans un "coïn" (ougol) sous le plancher (polié). Le mot *podpolié* évoque "ce qui est sous le plancher" et, sans imposer un quelconque enterrement dans le sol, il suggère la "clandestinité", le "maquis". Plus question

« La maladie psychique et neurologique hante ainsi les romans de Dostoïevski, alors que la psychiatrie naissante se développe en Europe. »

de se planquer dans la maladie, trêve de refoulement bilieux qui souffre du foie, siège bien connu du ressentiment plaintif : "je" fait entendre la fureur ! Hors la loi et résistant, "je" balance une confession rageuse, colères, haines et abjections inextinguibles. » Une confession du mal intérieur, comme une longue séance sur le divan, telle qu'on en verra d'autres dans l'œuvre, au détour des aveux de divers crimes, ou de la lecture des dernières volontés du jeune Hippolyte phtisique, au seuil de la mort. Il faut parler, expier, guérir ou pas, renaître si l'on peut, et se libérer.

AU CŒUR DU MAL

La maladie psychique et neurologique hante ainsi les romans de Dostoïevski, alors que la psychiatrie naissante se développe en Europe. L'épilepsie occupe logiquement une place importante, et l'écrivain propose à la fois une description extérieure quasi-clinique de la crise, comme un « état inférieur » avec ses convulsions, ses spasmes ; et une vision intérieure plus métaphysique, révélant un « état supérieur » : « La sensation de la vie, de la conscience de soi, décuplait presque au cours de cet instant qui se prolongeait le temps d'un éclair. L'esprit, le cœur s'illuminaient d'une lumière extraordinaire ». Il joue sur les contradictions de la maladie, tantôt perçue comme une malédiction, tantôt comme un don, comme faiblesse et grandeur, supériorité et idiotie. Il observe, par ailleurs, la spécificité de « la passion malade » qui dévore Rogojine, le frère inversé du Prince Mychkine. Et dans son récit de jeunesse *Le Double* (1846), il

analyse encore la folie de son personnage Goliadkine, qui perd la raison après avoir eu la certitude de croiser son double véritable. Névrose, épilepsie, troubles de la personnalité, schizophrénie se profilent ainsi.

Dostoïevski fait bien la part des choses avec le vice, le mal qui pousse au crime. « Je ne suis pas fou, je suis juste un assassin », dit Ivan Karamazov, sans l'être d'ailleurs réellement, ayant seulement souhaité la mort du père, comme l'auteur jadis. « Qui ne veut pas la mort du père ? » demande-t-il encore, en élargissant l'enjeu de la situation bien au-delà de la scène. La question poursuivra Freud, non seulement auteur d'un article sur le parricide chez Dostoïevski, mais penseur du mythe fondateur correspondant, exposé dans *Totem et Tabou* : « Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle ». Avec passion, par des mots qui suent l'angoisse et le dégoût, l'écrivain met ainsi en scène, avant l'heure, les fondamentaux freudiens de l'humanité. Tout comme l'interdit de la pédophilie et du féminicide qui nous structure toujours intimement et socialement, en témoignent l'ampleur de l'affaire Matzneff et des mouvements #MeeToo ou #NousToutes. Ira-t-on jusqu'à dire de Dostoïevski, avec Nietzsche (2) : « Il est le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie » ?

Sophie Viguier-Vinson

1) Sigmund Freud, *Dostoïevski et le parricide*, 1928

2) Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles*, 1988.